

Méfiez-vous des arbres

Edouard Launet

Ce jour-là, je marchais le long de la Sarthe, inquiet sans raison. Le ciel gris peut-être, ou alors le vol lourd des hérons au-dessus de l'eau noire. Parti du bourg de Châteauneuf, je comptais descendre la rivière jusqu'au joli village de Juvardeil, trois kilomètres en aval, puis je traverserais sur le bac à chaîne et reviendrais par la rive opposée. C'est une balade que j'ai faite un nombre incalculable de fois : chaque jour, elle occupe deux ou trois heures de ma vie d'oisif, de chômeur pour être précis. Avant de mettre en route, je me poste quelques instants sur le pont de Châteauneuf pour écouter le chant aigu de la Sarthe. Son cours est interrompu par une digue que l'eau dévale en criant mille mots aigus dans lesquels j'entends, suivant l'humeur du ciel et la mienne, de la joie ou de la détresse. C'était de la détresse ce jour-là.

Donc je marchais, malgré l'averse qui guettait et ce mauvais pressentiment. Arrivé au niveau des ruines du four à chaux, je me suis arrêté, comme toujours, devant une vieille péniche amarrée depuis des années sous un grand chêne. Son pont était couvert de glands et de feuilles en putréfaction. Le bateau paraissait abandonné et faisait peine à voir, au point que l'on se demandait

comment cette épave pouvait encore flotter. On aurait dit que la péniche avait été happée par les racines du chêne et que celui-ci s'en nourrissait : triste sort pour un navire que d'être digéré par un arbre.

Pourtant, cette fois-là, j'ai aperçu quelqu'un sur le pont, un vieil homme barbu coiffé d'un bonnet et vêtu d'une vareuse trouée. Un SDF ? Intrigué, je lui ai lancé un bonjour enjoué dont j'espérais qu'il serait le prélude à une conversation. L'homme m'a à peine regardé, n'a même pas répondu à mon salut. Il était en train de dénouer une amarre. « Vous partez ? » ai-je insisté, surpris. Il a alors levé vers moi un regard d'une tristesse mortelle en grommelant : « Oui, mon gars, je pars ». Revenant à son amarre il a ajouté comme pour lui-même : « Je m'en vais, c'est fini ».

Ce *c'est fini* a décuplé ma curiosité.

— Et vous partez où ?

— Tu es flic ? m'a-t-il lancé méchamment.

— Pardonnez-moi, c'est une question de simple curiosité, je vois votre bateau ici depuis si longtemps.

Le type m'a longuement toisé. Je n'ai pas dû lui paraître antipathique puisqu'il a fini par me répondre.

— Disons que je pars vers la mer, enfin aussi loin que mon foutu moteur le permettra. Tu peux attraper l'amarre, fiston ? Je la laisse à terre, je n'en aurai plus besoin.

Une grosse aussière en chanvre est tombée à mes pieds. Il en restait deux autres qui maintenaient encore la péniche le long de la berge. Une fois qu'elles auraient été larguées, ce vieux rafiote

incrusté dans le paysage depuis tant d'années aurait définitivement disparu. J'ai eu comme le sentiment d'une perte, d'un arrachement. Je ne voulais pas que cet homme s'en aille avant de m'en avoir dit un peu plus sur lui, son bateau, son voyage. Il me restait peu de temps, et guère plus à l'arbre car le chêne survivrait-il à ce départ brutal ?

— C'est étrange de partir sans savoir exactement où l'on va, non ?
ai-je relancé sur un ton badin.

Une nouvelle fois l'homme a pris son temps pour répondre. Il a jeté un long regard vers l'aval puis ses yeux sont revenus vers moi. Ils étaient embués de larmes.

— Disons que je pars vers le Zipangu, a-t-il lâché d'une voix blanche.

— Le Zipangu ?

— C'est le nom que Marco Polo donnait au Japon, mais ç'aurait pu être n'importe quel autre pays tu sais.

Le type était devenu subitement moins hargneux et, sur son visage, un faible sourire s'était même allumé.

— Tu sais, quand on navigue, il ne faut jamais dire que l'on part pour tel ou tel endroit parce qu'on n'est pas sûr d'y arriver, mais comme il n'est pas convenable de se déplacer sans but déclaré, il faut bien dire quelque chose. Même au temps où les caravelles fonçaient dans l'inconnu, les capitaines disaient à leurs femmes : « Je pars pour le Zipangu ». Eh bien voilà, moi aussi.

Cet homme était plus complexe que je ne l'avais imaginé. Vu son accoutrement et l'état du bateau, j'avais songé à une sorte de marginal mais n'était-ce pas plutôt un poète ?

— Et vous ferez quoi au Zipangu ?

— Je ne sais pas. Je serai libre en tout cas.

— Libre ?

Il fit un geste las du bras autour de lui.

— Libre de tout cela.

J'habite trop loin de la rivière pour entendre son chant mais suffisamment près pour percevoir les infrasons du bruissement de l'eau, non pas avec mon ouïe mais avec un sens que la science n'a pas encore identifié. Cette grande masse liquide toujours en mouvement me parle, je ne sais comment. Elle me signifie qu'il y a un ailleurs, qu'elle s'y dirige et qu'il suffirait que je me glisse dans ses bras pour découvrir de nouveaux horizons, de nouveaux amis. C'est apparemment ce que le vieil homme s'apprêtait à faire. Je me suis mis à l'envier.

Une deuxième aussière a atterri sur la berge. Soudain il m'a soudain paru essentiel de savoir ce que ce type voulait dire par *libre de tout cela*, bien que j'en eus confusément une idée. Tout cela : probablement la terre, les attaches, le temps immobile, les souvenirs, les branches noires et humides de l'hiver. Pourtant, au lieu de lui demander de préciser sa pensée, je me suis entendu crier, à ma grande surprise :

— Je peux venir avec vous ?

Il m'a regardé avec des yeux ronds avant d'éclater d'un rire d'ogre.

— T'emmener ? Ça, c'est la meilleure !

— Je n'ai jamais descendu la Sarthe, en tout cas pas jusqu'à Bouchemaine. Je pourrais vous accompagner au moins jusque-là.

— Je ne prends pas de passager.

— Je serai discret, je vous aiderai pour les manœuvres. S'il vous plaît !

Il avait la dernière amarre entre les mains. La péniche allait s'éloigner pour toujours. Il a paru hésiter.

— Tu t'appelles comment ?

— Paul.

— Paul, tu as une femme, des enfants, une maison ?

— Une maison, oui, mais j'y vis seul.

— Eh bien moi, j'avais une femme et des enfants. Le reste, c'est une longue histoire. Je ne vais pas te raconter ma vie mais je peux te dire qu'elle n'est pas drôle. Crois-moi, ta place n'est pas sur ce bateau. De toute façon je ne suis pas organisateur de croisières.

L'homme m'a jeté la dernière amarre et la péniche a commencé à dériver avec le courant. Mes pensées se bousculaient. J'avais encore le temps de sauter sur le pont mais c'eût été un peu cavalier, et puis il avait sans doute raison dans le fond : ma place n'était pas sur ce bateau car, contrairement à ce type, je ne cherchais pas à fuir mon passé, à me libérer de souvenirs apparemment douloureux, je voulais seulement déployer mes

ailles de cormoran pataud pour aller voir ailleurs si la vie était plus belle, l'herbe plus verte.

J'ai suivi le bateau le long de la berge en marchant puis en courant. J'ai vainement cherché quelque chose à dire pour convaincre cet homme, bien que je susse qu'il était trop tard. Je n'ai pu finalement qu'émettre une sorte de croassement affolé auquel il n'a pas répondu. Il ne s'est même pas retourné. Au moment où, virant le premier méandre, la péniche a disparu, j'ai été pris d'une impulsion soudaine. J'ai couru jusque chez moi pour y prendre ma voiture et ai foncé jusqu'à Cheffes, la première écluse en aval. Nul n'y avait encore vu la péniche. Aucun bateau n'avait passé le sas depuis deux jours. L'homme devait donc être encore en amont. J'ai commencé à remonter le chemin de halage sous la pluie drue qui s'était mise à tomber, sans savoir ce que j'allais faire si j'apercevais la péniche. Et d'ailleurs pourquoi faisais-je cela ? Pour sauver ma peau ?

Je n'ai jamais vu la péniche. Elle semblait s'être volatilisée quelque part entre Châteauneuf et Cheffes. Pas impossible qu'elle ait coulé. Qu'il l'ait coulée. J'ai songé à prévenir les secours mais j'y ai renoncé presque aussitôt car cela m'a semblé complètement inutile. En tout cas, je savais désormais où était le Zipangu : quelque part sous l'eau. L'homme devait y être aussi.

Pour des raisons qui m'échappent encore, je n'ai parlé à personne du drame dont j'avais été témoin. Il s'est écoulé plusieurs

semaines avant que je ne trouve le courage de retourner flâner le long de la Sarthe : j'avais peur d'y voir flotter un corps. Au lieu de m'emmener vers l'aval comme avant, mes pas m'ont entraîné vers l'amont. Là au moins je ne craignais pas de mauvaise surprise. Et pourtant surprise il y eut : à peine avais-je fait un kilomètre que je découvrais la vieille péniche amarrée le long de la berge. Le type avait dû faire demi-tour peu après son départ et remonter au-dessus de Châteauneuf quand, moi, je le cherchais en aval. Bizarrement, la péniche désertée était une nouvelle fois sous l'ombre gourmande d'un chêne. Un arbre qui, je l'ai su immédiatement, allait sucer le bois pourri de la coque et du roof durant des années jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. L'homme et son bateau avaient raté leur évasion, moi aussi j'en ai peur.

On n'échappe pas si facilement à la terre. Les arbres se nourrissent de nos rêves, mieux vaut que ce ne soient pas des rêves de liberté.

L'auteur

Edouard Launet est journaliste, organisateur de rencontres littéraires, auteur de quelques essais et récits parus au Seuil, chez Stock et Flammarion. Assez bon nageur.